

Se mêle au vent plaintif qu'exhale un soir d'automne.
 Je verrai donc demain la cité des vivants
 Sur la cité des morts verser ses flots mouvants !
 Heureux qui peut prier aux tombeaux de ses pères !
 Pour moi, triste habitant des rives étrangères,
 Qu'en un climat nouveau le sort vient d'égarer,
 Je n'ai pas même ici de tombeaux pour pleurer :
 Loin, bien loin de ces lieux, un humble amas de terre
 Conserve, sous l'abri d'une croix solitaire,
 Ce que j'eus de plus cher, gisant dans un linceul.
 Hélas ! ainsi que moi, demain il sera seul !
 Et tandis qu'à l'entour, de plus heureuses tombes
 Se couvriront de fleurs, riantes hécatombes ;
 Et, de rameaux pieux aimant à s'ombrager,
 Souriront au retour d'un printemps passager ;
 Lui seul sera désert : sa pierre nue et grise
 N'entendra de soupir que celui de la brise,
 Et ne s'humectera que des larmes des cieux
 Que l'aurore en naissant fait couler de ses yeux.
 Ah ! du moins, ce jour-là, qu'une douce rosée
 Soit versée, ô ma mère, à ta cendre arrosée,
 Et que ta froide couche, humide de ces pleurs
 Laisse éclore pour toi quelques sauvages fleurs,
 Un souci pâissant, une humble graminée,
 Une rose des champs à la tige inclinée,
 Qui, pour pieuse offrande à tes mânes défunts,
 Au lieu de ma prière, épanche ses parfums,

J-C. DEMOGEOT.

1^{er} novembre.